

1873

FROM THE  
PERSONAL LIBRARY OF  
JAMES BUELL MUNN

1890 - 1967

1357

BOSTON PUBLIC LIBRARY



100 cop. for sale





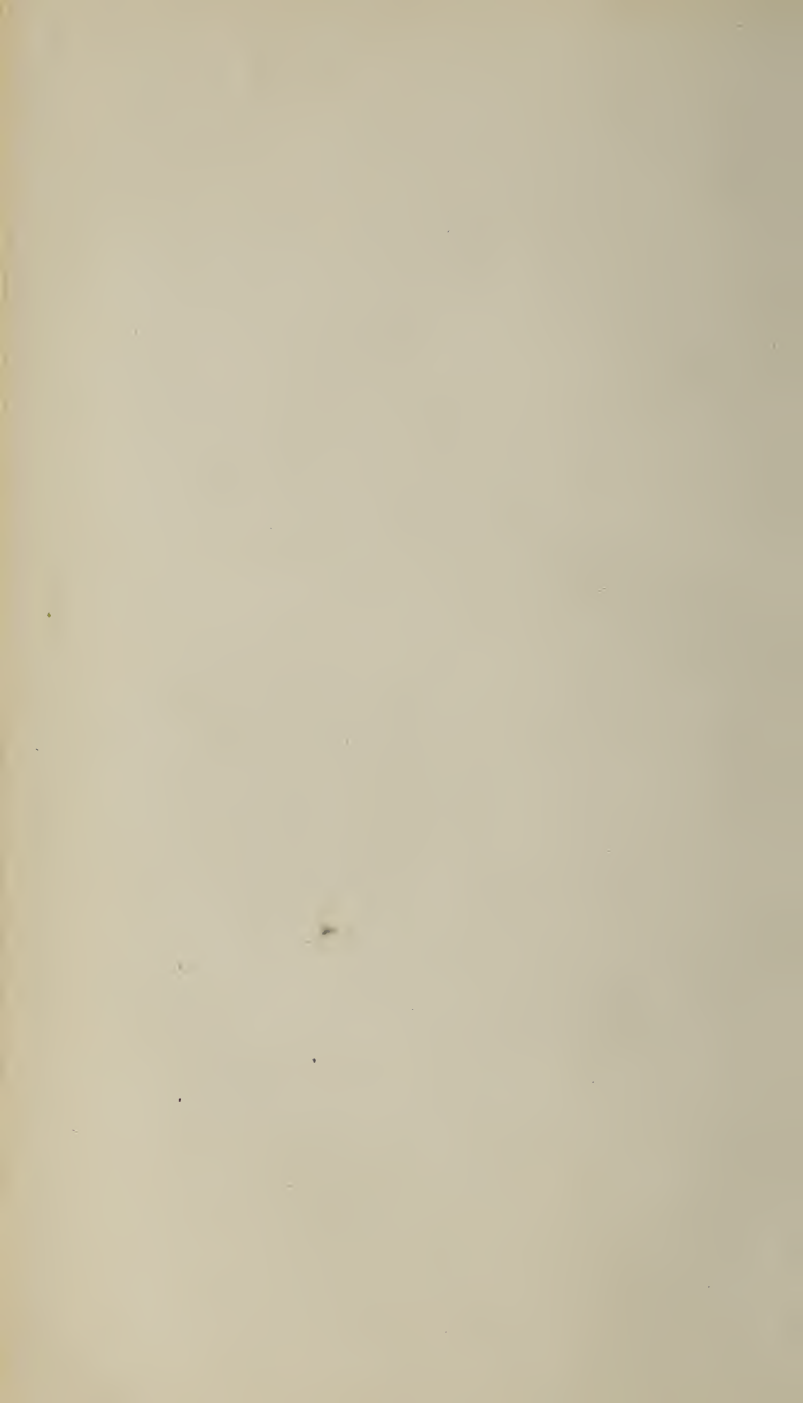


Digitized by the Internet Archive  
in 2012 with funding from  
Boston Public Library











32

---

CONFESSIONS

DE

MARIE-ANTOINETTE

9

# BIBLIOTHÈQUE LIBRE

IMPRESSIONS FAITES PAR ET POUR LES MEMBRES DE LA  
SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES COSMOPOLITES  
A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SEULEMENT

Exemplaire N<sup>o</sup> *W. S. Lacroix*

# CONFESSION

DE

MARIE - ANTOINETTE

A M. DE TALLEYRAND-PERIGORD

SUIVIE DE LA

*Confession dernière et Testament*

*de Marie-Antoinette ; pièces révolutionnaires rares,  
textuellement reproduites.*



IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ

A NEUCHÂTEL

—  
15 Octobre 1873

DC 137

.1

• A12 - 1873 X

MLNN



---

---

# CONFESSION

DE

MARIE-ANTOINETTE

A MONSIEUR

DE TALLEYRAND-PERIGORD

ci-devant

ARCHEVÊQUE DE REIMS

et depuis

ESCAMOTEUR DE LA SAINTE-AMPOULE

*Grande querelle entre Charles Libre et Louis  
l'Esclave, détenu au Temple  
comme banqueroutier, ayant fait faillite  
à l'honneur et à la probité*

---

AIR: *du Confiteor.*

Grand imposteur, à vos genoux,  
Voyez une âme pénitente,  
Qui fit cocu son cher époux,  
Et fut toujours trop indulgente.

Monsieur Remy,

Monsieur Remy

Vous a remis

Le pouvoir de m'absoudre ici.

Lorsque jadis Rohan-Collier  
M'arracha des bras de ma mère,  
En route il me fit le premier

Ce que Louis m'auroit dû faire.  
 Ce saint prélat,  
 Ce saint prélat  
 Fit ça si bien,  
 Que Vêto n'en sut jamais rien.

Aussitôt que l'ambassadeur,  
 Qu'on nommoit la belle Eminence,  
 Vit mon embonpoint, ma fraîcheur,  
 Il fit cocu le roi de France ;  
 D'après cela,  
 D'après cela,  
 Maman lui dit :  
 M'en voilà quitte, et ça suffit.

Les François m'ont jouée d'un tour  
 Qui n'étoit pas des plus honnêtes,  
 Et pour m'en venger en ce jour,  
 Je leur fais cadeau d'Antoinette ;  
 Autant vaudroit,  
 Autant vaudroit,  
 Pour leur salut,  
 Qu'on leur envoyât Belzébut.

Je fus présentée à ce sot,  
 Il me trouva gentille et belle ;  
 Rohan-Collier lui dit un mot,  
 Et le nigaud me crut pucelle ;  
 Grâce à d'Artois,  
 Grâce à d'Artois  
 Et ses amis  
 Je donnai un fils à Louis.

J'avois juré à ma maman,  
 En m'éloignant de sa présence,  
 De tremper mes mains dans le sang  
 Des braves citoyens de France ;  
 Et Lafayette,

Et Lafayette,  
Et son Bailly

Me l'avoient bien aussi promis.

J'aurois cru que la Saint-Laurent  
Eût écrasé les Sans-Culottes,  
Mais, par malheur, ces braves gens  
Sont les ennemis des despotes.

Ils ont prouvé,  
Ils ont prouvé,  
Au champ d'honneur,  
Que sans culotte on a du cœur.

Mon père, j'ai manqué mon coup;  
Mes Suisses ont mordu la poussière,  
Et les Provençaux sont des loups,  
Que n'épouvante point la guerre;

Ils ont choisi,  
Ils ont choisi  
Pour leur refrain  
Et le canon et le tocsin.



*Discussion entre Charles Libre et  
Louis l'Esclave.*

Ma malheureuse étoile me fit naître en 1754, le 13 du mois d'août. Je ne cesse de maudire le jour de ma naissance depuis que je sais qu'il vous vit naître. Grâce à mon parrain, je n'ai point nom Louis; je me nomme Charles. Je suis votre aîné de deux heures : cette seule raison, sans compter celle que toute âme honnête a sur un coupable, m'autorise à vous faire une leçon.

Vous allez me dire que mon patron n'est pas plus respectable que le vôtre, que saint Charles Borromée ne valoit pas mieux que saint Louis.

Hé bien ! disputons sur cet objet.

J'ai dit que j'avois nom Charles. Un scélérat qui portoit mon nom et dont la cendre repose encore avec impunité dans le repaire où vos coquins d'ancêtres sont couchés à St-Denis, a trempé jadis ses mains dans le sang des Français ; je connois son crime, le condamne et l'excuse : le fanatisme, la scélératesse d'une femme et d'un coquin mitré, sa jeunesse, tout me parle en sa faveur, et me feroit presque oublier et pardonner sa férocité, si l'honnête homme pouvoit pardonner aux tyrans ; le remords qui le tourmenta à son heure dernière, me parle encore pour lui ; néanmoins je conviens que

Charles IX fut un brigand, et si un galant homme pouvoit se permettre de remuer la cendre des morts, je serois le premier à précipiter celle de mon frère de nom dans la Seine; mais vous autres rois, vous avez des cercueils si lourds, si lourds, que vous êtes presque aussi lourds après votre décès que quand vous existez.

Je pars de ce principe: Louis, le cocher qui, comme vous, n'est point en état de conduire sa voiture, doit en abandonner les rênes à quelqu'un de plus expérimenté, et descendre de son siège.

*Puis, passons à un autre coquin qui porte mon nom.*

C'est Charles VII. Dans les temps où les hommes aveugles croyoient aux pucelles, mon frère de nom, aussi imbécile que vous, y crut aussi. Agnès Sorel lui fit faire tout ce que l'on peut faire à un sot; en un mot, Louis, tout ce que vous feriez d'après les ordres de votre Autrichienne. Pour vous donner une idée de ce roi et de son génie, jetez les yeux sur vous; comme vous imbécile, mais point ivrogne, comme votre grand-père putassier, comme Louis XIII lâche: à son mignon près, que vous n'avez pas, il avoit tous vos vices, celui-ci. Revenons à mon sujet: mon frère de nom n'eut pour Dieu sur la terre que les tétons d'A-

gnès Sorel, qui, à la vérité, valoient bien ceux d'Antoinette, et il fallut qu'une servante de cabaret, la seule pucelle qui soit actuellement à Orléans, lui conservât sa couronne; mais, Louis, soyons de bon compte, il ne fut jamais traître: il aimoit les femmes; eh bien, comme mon frère de nom, je les aime aussi toutes, excepté la vôtre.

Voilà, Louis Capet, ce que je reproche à mes patrons; voyons maintenant ce que je pourrois reprocher aux vôtres; jugez-les avec moi. Je ne vous dirai pas d'être de bonne foi: les sectateurs du Dieu de Coblantz ne la connurent jamais. Vous vous nommez Louis, descendant de ce grand saint que les sots respectent, et que les hommes sensés méprisent. Qu'a-t-il donc fait de si grand, le roi Bigot votre patron? Il a porté la mort et la désolation dans le sein des familles. Je ne connois point de crime, qu'il ne se soit permis; et pourquoi? Soit disant pour venger le ciel qui sûrement n'auroit pas choisi un sot de son espèce pour venger sa querelle; il fit périr des milliers d'hommes, parce qu'ils n'étoient pas aussi bêtes que lui. Encore une fois, pourquoi? — Parce que les Albigeois ne vouloient point croire à la petite bouteille à l'huile, qui est à Reims, et à la sainte chandelle qui est à Arras; et vous croyez votre patron auprès de l'Être suprême? Je ne suis point de votre avis; si l'homme survit à sa cendre, je le crois

tout au plus valet de chambre en second, ou décrotteur du décrotteur d'un valet de pied du Père éternel. Ce que je regrette le plus en lui, c'est son manteau, que les bénédictins ont eu jusqu'à ce jour l'impertinence de montrer au public comme venant de ce grand saint, tandis qu'il fut fait dans la rue St-Honoré, et que dans le temps où vivoit votre imbécile patron, on ne connoissoit pas plus la manière de filer, que vous ne connoissez la raison et la justice. Cela n'empêche pas cependant que le manteau de saint Louis ne soit à Saint-Denis orné d'une frange en or à graine d'épinards.

Laissons-le dans son manteau, j'en aurois trop à dire sur son compte.

Louis XI me prie de faire son éloge. Je commence: quoiqu'on ne vous ait point appris à lire, Louis, n'auriez-vous aucune idée de la vie de Néron, de Cartouche, ou de Mandrin? Eh bien! ces trois scélérats méritent d'être canonisés de préférence à lui. Jetez les yeux sur sa vie: monstre comme vous, vous verrez un tigre altéré de sang qui n'écoula jamais la voix de la nature, qui fit égorger un duc de Nemours, rejeton de sa famille, et qui, pour mettre le comble à l'horreur, pour exterminer le père, fit fabriquer un échafaud à jour, revêtit ses enfants de robes blanches, les fit mettre sous le même échafaud afin qu'au moment de l'exécution le sang d'un père qui les ai-

moit rejaillit sur eux. — Louis, je te mets au défi, tout bourreau que tu es, d'inventer un supplice qui puisse égaler un tel forfait. — Cependant, monsieur Capet, quand les hommes étoient fous, ces rois-là étoient leurs idoles. — Il est vrai qu'alors il n'y avoit point de guillotine.

Tirons le rideau.

Vous, parce que les Français ont jusqu'aujourd'hui épargné votre sang, vous vous permettez de répandre le leur ; mais qui êtes-vous ? Savez-vous que depuis Clovis jusqu'à vous, il n'existe aucun souverain qui n'ait mérité la corde autant que vous ? Vous m'objecterez qu'une coquine vous a induit en erreur : Louis, comme vous, j'aime les femmes ; mais elles n'auront jamais assez d'ascendant sur mon cœur, pour me faire commettre un crime. Vous vous figurez donc que les Français sont aveugles ? Pourquoi fermiez-vous les Tuileries ? Pourquoi la maison du père étoit-elle fermée pour les enfants ? C'étoit pour leur tendre un piège. On dit que depuis la Saint-Laurent, vous avez pris le dessus, que vous êtes devenu moins lâche et que vous ne craignez plus la mort. Je veux le croire ; mais c'est le cœur des Français, qui vous donne cette assurance, la bonté seule des Sans-Culottes vous donne une âme aussi hardie ; car enfin, qui êtes-vous, Louis ? Nous sommes arrivés dans le monde par la même porte ; n'oubliez



pas que le premier qui fut roi, fut un soldat heureux.

La couronne de France n'appartient point à votre maison ; les Capet vos ancêtres sont des usurpateurs ; vous avez déshonoré et fait flétrir publiquement une femme dans Paris, qui y avoit plus de droit que vous, et ce qu'il y a de plus malheureux pour elle, c'est qu'elle fut la victime de la scélératesse de votre épouse, et d'un brigand mitré, qui fit le premier à Antoinette ce que vous auriez dû lui faire.

## FINALEMENT

Vos démarches ne me sont point inconnues ; je crie aux Français que vous les trompez. Paris abonde de figures que je n'ai pas encore vues. Vous avez encore des vues, Louis, mais prenez exemple sur la statue de Louis XIV ; dans sa chute, ce brigand couronné semble dire au ciel, en élevant la main : les Sans-Culottes ont raison. — Parlant de statue, nous vous en préparions une aussi ; mais si jamais les Français font ce sacrifice, elle sera comme celle de vos ancêtres, c'est-à-dire de bronze, symbole de leur cœur ; quant à Antoinette, si nous lui en érigions une, elle sera de boue.

Je viens d'apprendre que le trouble est dans votre ménage, que vous avez administré dernièrement un coup de poing patrio-

tique à Marie-Antoinette. Allons, courage, Louis, tombez dessus, tâchez de vous rendre digne d'être Sans-Culotte. Je désirerois vous offrir mon bouquet moi-même, mais je me figure que dans sa tour, madame de Malbroug a encore déterré quelques chevaliers du poignard, qui, pour me récompenser, m'enverroit dans l'autre monde sans passeport, en traître, c'est-à-dire; parce qu'un Sans-Culotte ne se tue pas si facilement. Ainsi, pour éviter le scandale, et afin que personne n'en soit instruit, je vous l'envoie par la voie de l'impression, et je me propose de le faire débiter dans Paris, à la brune, c'est-à-dire à midi.

### *Memento* LOUIS

Comme un Sans-Culotte ne pouvoit point avoir l'honneur de présenter ses respects à madame, je vous prie de lui faire part de la chanson ci-dessus; elle m'a été envoyée par celui qui étoit ci-dessous.

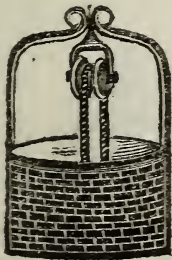
Je vous engage beaucoup à faire renaître la paix dans votre domicile. Je vous avertis cependant que la Saint-Laurent n'est point prête à renaître, que l'Assemblée Nationale ne fondera point un asile à un second Charles IX, que le tocsin n'est point prêt à sonner pour seconder vos meurtres, et que les Marseillois ne sont point d'avis de voir de sitôt couler le sang de leurs frères, si

ce n'est pour la cause des braves Sans-Culottes ; ainsi, Louis Capet, ôtez vos culottes. — Allez trouver madame de Malbroug dans sa tour, et faites-lui ce que tant d'autres lui ont fait. — C'est-à-dire, faites-lui lecture de la chanson ci-dessus.

Je suis, Louis Capet, un homme comme vous, quant à la figure. Et je me persuade que Dieu a fait un miracle en votre faveur, en vous ôtant la cervelle, sans vous casser la tête.

Je suis, Louis l'Esclave, Charles Libre ; je me nomme Boussemart, et suis patriote, sans moustaches.

Dans ce puits gît la vérité,  
Sans elle point de liberté.





# CONFESSION DERNIÈRE

ET

## TESTAMENT

### DE MARIE-ANTOINETTE

VEUVE CAPET

- Précédés de ses dernières réflexions

mis au jour

PAR UN SANS-CULOTTE

---

Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur

---



A P A R I S

Chez la citoyenne LEFEVRE, rue Percée

*L'an deuxième de la République*





# MARIE ANTOINETTE

## AU DIABLE

*Épître à son parrain.*

Sacré monarque des enfers ! O toi qui présidas à ma naissance, et qui dirigeas toutes les actions de ma vie, à qui mieux qu'à toi puis-je rendre compte des réflexions qui m'agitent en ce moment, en ce moment terrible pour moi, où la justice d'un peuple républicain, et réellement digne de l'être, s'occupe à m'expédier un passeport dont la destination doit se borner à ton empire ?

Je ne sais, seigneur Satan, ce que tu auras fait de l'ombre de Capet, d'exécrable mémoire ; mais permets-moi de réclamer en faveur de la mienne, une charge de quatrième furie, et je te promets d'avance de surpasser en cruautés les Alecto, Tisiphone et Mégère. J'ai pour garant de ce que j'ose te promettre, la rage qui m'anime, rage que je suis forcée de reconnoître impuissante,

mais qui n'en seroit que plus terrible, si la place de la Révolution n'étoit le *nec plus ultra* de mes forfaits.

Le temps presse et ce n'est plus l'instant de balancer. Si je prétends à exercer au Tartare le digne emploi de furie, je dois au moins, sacré monarque des enfers, te produire les pièces justificatives, qui autorisent  
réclamation : le détail en sera succinct, et d'autant plus succinct que le cheval est à la voiture, et que la guillotine m'attend avec autant d'empressement que les fourches patibulaires réclamoient autrefois leur proie.

Avant donc de mettre la tête à cette lucarne, avant de jeter un dernier regard convulsif sur la divinité des Français (1), je vais te parler en femme sincère, et ce sera pour la première fois. A cet aveu, prélude de ma franchise, pourrois-tu la révoquer en doute ?

Je suis un monstre. Eh ! qui peut mieux le savoir que celui qui, maîtrisant mon âme, sut m'inspirer cet ardent amour du crime, qui fit mes délices dès l'âge le plus tendre ? Or, je ne t'apprends rien de nouveau, non plus qu'à toute l'Europe. Les essais historiques sur ma vie privée, n'ont rien laissé à

---

(1) La statue de la Liberté tournant le dos aux amateurs de l'aimable guillotine, ajouta à leur désespoir. Ah ! que c'est bien vu !



désirer ; je les ai lus et relus avec transport ; le coloris en est naturel ; la touche mâle et énergique, et sans doute il seroit à souhaiter que cette description de mes galantes fredaines soit dans les mains de toutes les jolies femmes ; ce seroit un guide assuré pour parvenir et pour être accomplie.

Brisons sur cette matière ; car je te le répète, le temps presse : j'attends à chaque instant que l'exécuteur des jugemens du tribunal qui loge au-dessus de moi, vienne apposer sa griffe expéditive sur ma majesté, qui, dans cette occurrence, se contenteroit du simple rôle de gourgandine des bas quartiers de Paris ; car on a beau se targuer de fermeté et vouloir jouer la souveraine jusqu'à son dernier moment, quand une main redoutable vous empoigne (1) par le chignon (2), que le ciseau funeste a mis à bas votre toison, soit royale ou marquise, noble ou roturière, calotine ou protestante, il faut jouer de son reste : on n'a plus que quelques instans pour dénouer la tragédie ; le char

---

(1) Expression peu noble pour une Antoinette, mais à la Conciergerie on n'y regarde pas de si près.

(2) Plus nous allons vivement, plus nos bégueules, un tantinet aristocrates, auront à se louer, et plus les crinières en boudins seront en vogue. Que de citoyennes ont déjà attaché sur la nuque de leur col une portion de l'infâme chevelure de Charlotte Corday!

de triomphe est dans la cour ; bientôt il part ; une tournée dans Paris nous met à même de recueillir des bénédictions à la Duchesne, et la catastrophe se termine par une intromission dans le panier. Ah ! quelle foutue grimace , pour une tête ci-devant couronnée ! . . . . .

J'entends le bruit infernal des verrous, qui mettent les Français à l'abri de ma vengeance exécrationnelle, et l'on m'annonce tout à la fois un prêtre et mon conducteur à la place de la Révolution. Quant au prêtre, j'ai la permission de le refuser ; son admission n'est pas de rigueur ; mais pour l'autre, ah ! c'est une différence ! Qu'il taille, qu'il rogne, je suis à lui maintenant, et bientôt toute à toi, oui, toute à toi, sacré monarque des enfers ; et si quelque chose me console, c'est que dans ton sombre royaume, je pourrai sans doute embrasser les ombres chéries de Marie-Thérèse, de Joseph II, de Léopold, et quantité d'autres que le temps bref qui m'est accordé ne me permet pas de nommer.

Pour mon gros benêt de mari, je ne veux ni ne dois en entendre parler : imbécile et hargneux, ivrogne et entêté tant qu'il vécut, qu'en pourrais-je attendre sur les bords du Phlégéthon, maintenant qu'il a laissé en haut le peu de cervelle qui lui restoit, par une soustraction bien imaginée, par ma foi ? Fais-en un cyclope ; déjà son œil louche ne

fera pas dispartate avec ceux des petits-fils des Titans ; en outre, c'est un roi serrurier. Eh bien, qu'il forge. Oh ! ce n'est pas une mauvaise acquisition pour ce travail ; mais comme j'ai de fortes raisons pour ne pas le reconnoître comme un homme à femmes, si tôt que j'aurai fait la bascule, je ne veux ni le voir, ni l'entendre.

Je vais quitter ce monde par un chemin qui se fraye de plus en plus. Mais une demi-heure d'intervalle me met en état de tracer mes dernières dispositions. Je quitte avec toi ma correspondance intime et familière, pour m'en occuper. Au plaisir de te revoir ; cela ne tardera pas.

---

## DISPOSITIONS DERNIÈRES

### DE LA VEUVE CAPET

---

Mon portrait appartient maintenant à tout le monde : il peut servir d'instruction à toutes les femmes dangereuses qui seraient tentées de m'imiter ; et si jamais il se forme une collection d'effigies criminelles, je prétends que celle d'Antoinette d'Autriche y tienne le premier rang. Je l'ai obtenu, ce premier rang, à force de forfaits ; les Agrippine, les Catherine de Médicis ne peu-

vent entrer en comparaison ; elles ne sont que des novices auprès de moi.

Cette effigie sera disposée, comme je l'offre, au premier folio de cette intéressante rédaction, la tête en bas, et de même qu'on vit le béat Laurent sur son gril, saint André sur sa croix, je veux aussi que la guillotine indique mon genre de mort, que je n'aurois pas soupçonné en mil sept cent soixantedix (1) où tout un peuple, crédule par caractère, caressoit un serpent qu'il introduisoit dans son sein. Quand ma tête sera dans le sac, je demande au peuple souverain de disposer de ma chétive carcasse, ainsi qu'il suit.

D'abord, je voudrois qu'on me fendît depuis l'occiput jusqu'à l'orteil, afin de distribuer mes misérables restes à mes favoris les plus chers : j'aime infiniment mieux être ainsi décimée, que d'aller pourrir en totalité dans le cimetière Sainte-Madeleine, de sainte Madeleine la voluptueuse, que, par parenthèse, j'honore et chéris, comme la patronne des courtisannes que j'ai choisie pour modèle, au moins dans les préliminaires de sa vie. Je désire qu'on expose ma tête sous les pieds de la Liberté. Cette amende honorable que je propose de mon vivant, me fera railler des puissances coalisées ; mais comme je suis convaincue qu'elles me mé-

---

(1) Époque du plus infernal des mariages.

présent, je ne suis pas fâchée de leur donner en mourant cet avis salutaire, si bien adopté par le peuple :

*Malheur aux ennemis de notre liberté!  
Périssent les tyrans ! vive l'égalité !*

Ces puissances auront leur tour. Gare les couronnes ! Les têtes habituées à les porter ne pourront pas s'accoutumer au bonnet de la liberté ; et ce bonnet-là est fait pour être de mode jusqu'à la fin des siècles. Ah ! Chimène, l'eusses-tu cru ?

Une fois ouverte, je n'ose pas affirmer qu'on trouvera quelques restes d'entrailles dans ce coffre d'iniquité ; mai si, par une de ces circonstances qu'on ne peut même s'imaginer, s'il s'en trouvoit encore, je désirerois qu'ils ne fissent pas la pâture des corbeaux ; je les destine à Thérèse Capet, qui reconnoîtra tout le prix de ce précieux présent. La vue continuelle des entrailles de sa mère excitera en elle le noble désir de marcher sur mes traces ; et tout ainsi que ma très-honorée mère Marie-Thérèse, qui m'éleva pour le malheur du genre humain, j'aurai du moins en mourant la consolation de laisser sur terre une copie fidèle de mes effrayantes qualités. Quant à Elisabeth Capet, que je n'estime que parce que je l'ai vue quelquefois sourire à mes projets liberticides et à mes affreux complots de vengeance,

je lui destine ma chevelure; elle en armera le derrière de sa tête, à l'exemple des prostituées élégantes de Paris, qui ont remplacé la coëffure naturelle par un artifice aussi ridicule que désagréable pour l'œil républicain.

Ainsi pomponnée, elle ira de pair avec l'aristocratie commerçante et financière, qui voudroit nous imiter, nous autres nobles, et établir leur fortune aux dépens des sueurs du malheureux; mais si j'en crois l'apparence, elle trouvera une grande erreur de calcul: notre exemple n'est pas propre à lui inspirer de la confiance sur ce chapitre, et les décrets de la Convention nationale doivent lui prouver qu'on s'expose à compter deux fois, quand on veut compter sans son hôte.

Quant au roitelet de la Vendée, je n'ai rien à lui laisser, puisque je ne possède rien en propre, et cela jusqu'au moment où il faudra dire, adieu paniers, vendanges sont faites, qu'un corps sans âme, et d'après la culbute, une chétive dépouille, dont j'ai déjà disposé en partie.

Me reste-t-il un cœur? Au physique, oui sans doute, puisque je le sens tressaillir de désespoir, mais non de repentir. Je laisse aux cœurs de la trempe de celui de Custines, l'horrible sentiment d'être navré de l'idée de la mort, et de figurer dans une charrette comme une poule mouillée, à côté d'un ministre qui sue sang et eau pour offrir à Dieu

l'image frappante d'un scélérat moribond, qui a joué le va-tout ; ce qui revient à peu près au tableau d'un agonisant capucin. Certainement Mandrin afficha plus de courage, et il avoit moins de crimes à se reprocher.

Du moment donc que le scalpel du chirurgien expert aura fait sur mon inique cadavre une incision cruciale, et qu'il aura séparé les ligamens qui conduisent à mon cœur (physique), j'engage l'ouvrier décimateur à ne le détacher qu'avec la plus grande précaution ; car, sans quoi, il ne pourroit en recueillir que des parcelles fétides, gangrenées et coagulées de tous ces vices infâmes qui forment et établissent les derniers témoignages de ma réputation.

En supposant qu'on puisse parvenir à l'extraire du moins en partie, mon intention est de le léguer au père du roitelet de la Vendée. Est-il vivant ? Je l'ignore ; car je ne suis pas instruite de tous les événemens. Celui qui en fut le père putatif, m'a devancé sous le glaive de la loi. Oh ! le pauvre homme ! il s'est réjoui de sa naissance ; mais ni lui, ni moi, ne pûmes affirmer à qui appartenoit effectivement ce rejeton clandestin de mes chaudes et brûlantes amours.

Le défunt Capet n'y a pas mis le pouce. Je ne puis m'empêcher de convenir avec toute la nation, que, sur cet article, c'étoit un bien pauvre sire.

Il faut pourtant me décider, m'examiner, et définitivement léguer ce qu'il pourra rester de mon cœur. Si j'en crois cette voix qui nous déguise rarement la vérité, ce sera à Charles-Philippe d'Artois que je le ferai remettre. De tous les amans que j'ai eus, ce fut le seul qui ne fit pas l'office en petit-maître; ce libertin joua avec moi beau jeu bon argent; j'aimois en lui l'homme qui peut procréer: il eût été désespérant pour moi d'être née féconde, et de ne pas trouver une cheville ouvrière à l'ordre de la création.

Oui, c'est à d'Artois que je lègue mon cœur. A qui confierai-je un effet de cette nature?... Ma foi, je ne sais trop, le stathouder n'en voudroit pas; le roi de Prusse, tout malin qu'il est, diroit *abrenuntio*; Brunswick s'écrieroit avec sa fausse philosophie, que quand la fête est passée, il faut resserrer les reliques. Le roi d'Espagne voudra consulter le grand inquisiteur. Il n'y aura que le prince de Galles qui s'en chargera, pour le remettre à son cher et tendre ami, qui est le mien plus encore. Leurs penchans sont conformes; *ergo*, il en sera donc dépositaire.

Il ne me reste plus rien de mon enveloppe mortelle, que ce que l'on laissera dans les souterrains de l'égalité; c'est-à-dire, mes cuisses, qui firent l'objet du culte de Fersennes, mes jambes, devant lesquelles se mit



à genoux le charmant Dillon. Je ne parle pas de cet exécrationnable ami des rois, de La Fayette, enfin ; c'est un coquin que je méprise et que je détesterai jusqu'au moment où je fermerai les yeux. Il a profité de l'instant ; sa lâche politique le mit dans mes bras. Il s'en souviendra ! Pourquoi n'est-il pas dans la même voiture qui va me conduire à la place de la Révolution, dont il a tiré si grand parti ? C'est peut-être un accroissement de tourment, de voir périr le complice de ses forfaits ; mais j'envisagerois la mort sans horreur, si celle de ce gremlin précédoit la mienne.

Je conserve un reliquaire auquel les esprits égarés, les fanatiques pourroient avoir parfaite confiance ; c'est une portion du Lachrima-Christi, qui me fut envoyée par le pape, lors de mon mariage à Versailles. Ce qui vient de la flûte doit retourner au tambour : je prie ce bon papa de le recevoir, avec promesse de le faire baiser deux fois par jour aux deux vieilles tantes sempiternelles de mon défunt : elles ont tant d'amour pour tout ce qui tient aux choses sacrées, que je ne doute pas qu'elles ne baissent avec transport un joyau que j'ai toujours regardé comme un joujou.

Les exécuteurs de mes dernières dispositions vont peut-être me regarder comme superstitieuse : que cela soit ou non, je ne sais trop par quelle intention j'ai toujours

conservé un très-petit bout de corde de pendu : je l'envoie à mon beau-frère Stanislas-Xavier. On prétend ici qu'il fut très-heureux d'esquiver la potence : patience ! tout vient avec le temps. Je ne sais pas non plus si on file à Coblenz ; mais une manufacture de cordes semblables à l'échantillon que je destine à ce gros puiné, feroit fortune (1).

Je présume bien et sans doute avec raison, que tout ce qui servoit à mon usage, soit en utilité raisonnable, soit à mes caprices, ainsi qu'à mes délicieuses folies, n'est pas totalement anéanti ; or, à mon heure dernière, si je puis encore former un vœu, et en faire quelques dispositions, je vais les consigner préalablement avant les articles de ma confession que je veux rendre publique, afin de prouver que je n'ai rien perdu de mon caractère. Et d'ailleurs, pourquoi balancerois-je ? Voltaire avoit sans doute pressenti ma cabriole, quand il donna cette leçon aux chimériques esclaves de la grandeur :

*Sur du fumier l'orgueil est un abus ;  
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus,  
Est à nos maux d'un poids insupportable.*

---

(1) Dans ce legs de Marie-Toinon, il est question de pendus, de cordes et de potences. J'en appelle à

Pour m'abstenir de digressions qui pourroient paroître importunes, voici donc ce que je ferois de ce qui pourroit être resté dans les boudoirs du Petit-Trianon, et les envois que j'en sollicite.

Philippe d'Orléans sut capter la bienveillance du peuple; il accapara les louanges, les bénédictions du peuple avec quelques poignées d'or; tant il est vrai que ce mobile puissant fait agir tous les bras, et tourner toutes les têtes. Mascarade patriote, il se couvrit du masque de l'égalité. Pourra-t-on trouver mauvais que mon plus vif désir est de le voir paré de celui qu'on a pu trouver au nombre de mes frivolités? Il présente deux faces; l'une exprime l'urbanité, la popularité; l'autre peint au naturel l'hypocrisie, l'ambition, la scélératesse et l'avarice; jamais masque ne mettra mieux d'Orléans dans son jour véritable. Combien n'existe-t-il pas encore de gens qui lui ressemblent!

Péthion, ce misérable magasinier de Chartres, parvenu, à force de bassesses, à jouer un rôle important sur le théâtre de la révolution, a des droits incontestables à ma reconnaissance. Je me souviens de la journée

---

Favras existant, ou à Favras bien et duement accroché. Quelque jour nous saurons à quoi nous en tenir.

du 10, dont l'issue me conduisit des Thuilleries aux Feuillans, des Feuillans au Temple, du Temple à la Conciergerie, et qui bornera le cours de mes dernières promenades, de la Conciergerie à la Place de la Révolution, pour y terminer la carrière que j'ai parcourue avec tant de scandale et d'ignominie.

J'ajouterai donc aux legs que j'ai déjà formés, celui que je présente à Péthion, l'âme damnée, au cas qu'il me survive, et qu'on le rattrape : c'est une écharpe ensanglantée, que le bon ami Bouillé m'envoya à la suite de l'affaire de Nancy. Je crois que, si l'on en décoroit ce vertueux maire de Paris, au moment où sa bonne destinée pourroit le conduire sur le théâtre de la justice nationale, cette écharpe imprégnée du sang français contrasteroit divinement avec celle que ce tartuffe avoit extorquée à la confiance populaire, dans le temps où la bonacité crédule traçoit sur son chapeau : Vive Péthion ; vive Péthion, ou la mort ; comme si ce tartuffe devoit être en effet le restaurateur de sa félicité !

J'apprends en ce moment que ce maussade Bailly, reposant tranquillement sur les fruits de son hypocrisie, vient d'avoir la bêtise de se laisser prendre, et qu'il est mon commensal à la Conciergerie : tant mieux, je n'en suis pas fâchée. A la lucarne un gremlin de cette espèce ! C'étoit un gueux déguenillé, quand il s'avisa de se populariser, pour plu-

mer la poule sans la faire crier, et qui, dès que, pas à pas, il se fût établi une réputation vertueuse et probe, ce grand sec monsieur trancha du Monseigneur le Lieutenant-Général de police, à l'épithète près, eut un hôtel, un suisse, des estafiers, des commis insolens, des valets rampans, et déposa son faux patriotisme sur le piédestal de son élévation.

Toutes mes officieuses complaisantes sont disparues; conséquemment je ne sais comment répartir les petites bagatelles qui me restent. Une des plus intimes eut le sort de la bûche à l'Hôtel de la Force; sans quoi, je lui aurois concédé le Manuel solitaire, ouvrage rare, enrichi de notes de ma main; et Dieu sait si j'étois experte sur pareille matière!

O ma chère Jules! O ma chère Diane! qu'êtes-vous devenues? et qui fermera ma paupière? Il fut un temps où, mourante dans mon lit, j'aurois pu, sur ce témoin de mes galanteries accumulées, déposer mon dernier soupir dans le sein d'un grand-aumônier mîtré, crossé, et bien et dûment enchapeauté; mes femmes autour de moi m'auroient facilité ce passage d'une vie à l'autre; mais que vais-je avoir pour compagnie? Eh! grand Dieu, quel étonnant cortège!

Il me semble déjà me voir, moi, Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, ci-

devant reine d'un royaume où j'étois despote souveraine, maîtresse absolue, indépendante de toutes lois divines et humaines, persécutrice des peuples, et qui, dès qu'elle prononçoit : je veux, se trouvoit obéie par tous les esclaves de la grandeur.

Déjà? Oh! oui, j'entends le rappel qui rassemble à la porte de l'ancre où je suis resserrée, les soldats destinés à conduire le crime à sa destination. Je me suis accoutumée à apprendre ce fatal roulement. Ils s'y rangent et on va me lier les mains..... Me lier les mains, à moi qui enchaînois sous l'empire de mes bizarres fantaisies tous les scélérats nobles, apostoliques, et croupiers d'aristocratie!

Je suis enfin dans ce char qui conduisit triomphalement au supplice les conspirateurs, et j'ai à mes côtés un pauvre diable plus embarrassé de sa figure, que je ne suis de la mienne. S'il me présente son crucifix, je lui dirai : Halte-là, monsieur le prédicant, votre exhortation n'est pas à l'ordre du jour : vos confrères de la Vendée en ont souillé l'usage. Celui dont vous me parlez fut condamné et exécuté en vertu du jugement de l'aristocratie juive ; et c'est le peuple juste qui ordonne mon dernier voyage ; ainsi je fais la navette, avec l'objet des baisers hypocrites de Custines et de Gorsas.

Je ne me suis pas trompée ; ma porte s'ouvre, et le plus disgracieux des compli-

mens m'est adressé, et par qui? par un ministre du culte catholique, qui se faisant passage à travers les baïonnettes dont je suis entourée, m'annonce doucereusement l'objet de son ministère. La postérité le croira-t-elle? Mon audace ne se démentit point: bien loin de là, rappelant toute la tranquillité dont je fus inséparable pendant le cours de mes exécrables forfaits, je m'approchai du prêtre consolateur: je lui narrai ma confession, telle qu'on va la lire, avec toute la hardiesse qu'une âme criminelle et scélérate peut inspirer.



---

# CONFESSION DERNIÈRE

## DE MARIE-ANTOINETTE

---

Avant d'entamer le chapitre de mes égaremens, souffrez, monsieur, dis-je à l'ecclésiastique, un léger préambule, aussi nécessaire qu'intéressant. On m'offre votre secours, pour expier moins douloureusement les crimes que j'ai pu commettre : vous êtes sans doute au nombre des bons républicains ? et vous vous glorifiez de ce titre ?

Sur sa réponse affirmative, je continuai. Dans tous les temps, votre culte enseigna aux mortels que la confession étoit une consolation pour les humains qui déguerpiroient de ce monde pour aller s'établir éternellement dans l'autre. Cela peut être ; mais je vous prie d'observer que ce n'est nullement dans la vue de me consoler que je vais vous faire la mienne. Ce n'est absolument que pour convaincre le peuple français qu'il n'a point eu tort d'agir avec ses tyrans de la manière qu'il l'a fait ; c'est un aveu que je dois à son courage héroïque.

Ne me demandez point de profession de foi relativement à la religion :

*Jeusse été près du Gange esclave des faux dieux,  
Chrétienne dans Paris, criminelle en tous lieux.*



Par ces vers transformés, jugez de mes principes. Aucune religion ne domina mon cœur; la scélératesse seule y put trouver accès. J'étois protestante avec Necker, juive avec Daniel Isaac, catholique avec Loménie. Le premier finançoit à la suite de nos conférences; le second fomenta le déficit, et le troisième m'épargna les dégoûts qui précèdent ordinairement la communion paschale, pour des gens de notre espèce, non-seulement en m'absolvant sans m'entendre sur les forfaits passés, mais encore sur les forfaits à venir. Le scélérat! il s'estimoit encore bien heureux. Lui seul étoit le pénitent, et c'est à mes genoux qu'il me bénissoit pour commettre un sacrilège....

Je n'en ferai pas autant, me répondit le philosophe catholique chargé de recueillir mes criminels détails; vous ne devez pas même être aux miens: l'Eternel a seul droit à vos hommages; ainsi donc commencez.

Un moment, s'il vous plaît, monsieur, un seul instant, et j'entre en matière. Je dois vous prévenir avant tout. N'attendez point de moi aucun acte de contrition; j'en suis incapable; jamais le repentir n'entra dans l'âme de Marie-Antoinette; à moins que ce ne soit celui de ne m'être pas continuellement attachée à suivre l'impulsion féroce d'un cœur formé pour la barbarie.

Je ne vous entretiendrai pas de mes premières années, marquées au coin du liber-

tinage le plus affreux ; elles annoncèrent ce que je serois dans un âge plus avancé, en sortant du ventre de ma mère. Je fus, pour ainsi dire, pétrie par les mains de la rage, et celles qui se chargèrent de mon éducation, n'ont pas perdu leurs soins : elles se plurent à former un monstre, et elles réussirent, vous ne l'ignorez pas, puisque toute la terre en est instruite. La nature me doua d'un tempérament actif, et le libertinage le développa. L'occasion que je recherchai le mit en œuvre, et je vins infecter le territoire français de tous les vices qui, lors de mon règne, furent à la mode à la cour et à la ville.

J'avois reçu de très-bonnes leçons sur la manière avec laquelle je devois me conduire avec le peuple français. Il est confiant, bon, et facile à égarer, me répétoit Marie-Thérèse ; qu'il vous bénisse dans les premières années de votre règne ; il n'osera jamais vous maudire.

La première partie de cette prophétie fut réalisée, mais la seconde est bien démentie ; tout me le prouve, et si j'accaparaï quelques bénédictions sur mon passage de Vienne à Versailles, je ne doute pas de remporter infiniment plus de malédictions dans la tombe ouverte devant moi.

Au premier coup-d'œil que je lançai sur mon défunt, je connus sur-le-champ l'être que j'avois à manier et à gouverner à ma

fantaisie, et le travail ne me parut pas pénible. Je lui aurois souhaité l'âme de Caligula, le cœur de Néron; les entrailles de Vespasien. Grâce à mon génie, à force de secousses, je parvins à en former un paricide; et c'étoit tout ce que je désirois.

Dans toutes les cérémonies publiques j'ai toujours souri de la bonhomie du peuple. Rien de si plaisant en effet, que de voir toute une multitude courbée devant un char surmonté ou rempli d'une idole, dont le despotisme faisoit les frais aux dépens des malheureux qui payoient les violons. Alors on s'écrioit: Vive Antoinette! et maintenant on va dire: Périssent l'exécrable Antoinette!

Juste retour des choses d'ici-bas!

Personne ne fut plaint, et l'on ne me plaint pas. Il existe cependant une terrible métamorphose entre une charrette et un carrosse destiné à étaler la pompe des rois: j'en appelle à la représentation de celui du sacre.

Je reviens à ma confession: elle est odieuse, j'en conviens, pour des oreilles républicaines; mais j'en fais le sacrifice à la vérité et je continue.

Arrivée à la cour de France, chacun sait comment je m'y comportai; je séduisis les uns; je corrompis les autres; et rien ne m'échappa, que le fil populaire: et c'étoit

bien celui que j'aurois dû conserver, puisqu'il étoit entre mes mains.

Je m'y livrai à tous les excès; et Dieu sait, et vous, monsieur, combien les suites en devinrent dangereuses et désastreuses. Tout étoit à ma disposition: j'en abusai, j'entraï dans tous les détails, et rien ne se sauva de ma rapacité.

Je ne vous raconterai pas mes prouesses libertines; vous seriez le seul qui pourriez les ignorer. Hommes et femmes, tout me servit: sans égard aux droits que prescrit la nature, j'en changeai la disposition, et fournit aux siècles à venir un exemple mémorable de lubricité, de paillardise et d'obscénité.

Corrompue, séduite, égarée, en proie à tous les excès, familiarisée avec tous les crimes, j'en parcourus la carrière avec une hardiesse inconcevable; sans pudeur aucune, le délire effréné de mes sens n'eut plus de bornes: je devins adultère et mère, et je n'aspirai à voir mes enfans dans l'âge de puberté, que pour être moi-même leur institutrice, et leur faire partager mes détestables égaremens.

Je passe sous silence toutes les horreurs qui précédèrent la révolution française, et dont je fus la cheville ouvrière. Toute la terre fut le témoin de mes fureurs criminelles; mais je ne pus consommer mes exécrables forfaits. Le sang des Français pou-

voit seul assouvir la rage dont j'étois pénétrée; j'en avois une soif ardente, et la quantité que mes satellites en ont fait répandre ne l'éteignit qu'en partie. Cette soif subsiste encore, et ne s'éteindra qu'avec ma vie: jugez maintenant si je suis digne des faveurs célestes! Aussi c'est au diable que je voue mon âme impure.

Je viens maintenant, monsieur, au moment qui commence la fatalité de ma situation actuelle, et que j'envisageois comme devant être au contraire le but où tendoient mes plus chers désirs; ce fut mon départ pour Varennes. Je voyois, de loin, s'accomplir mes projets de haine et de vengeance. Ah! monsieur, quelle délicieuse satisfaction, pour moi, de venir, à la tête des troupes impériales, hongroises, autrichiennes, porter le massacre et la mort, le carnage et l'incendie! Semblable à Néron, mon âme modelée sur la sienne, auroit ressenti tous les charmes de ce spectacle ravissant. Paris en cendres, et la terre jonchée de cadavres expirans, d'enfans égorgés sur le sein de leurs mères, auroient fixé mes regards tranquilles.

J'en aurois savouré les délices; mais, ô trop fatal retour! que d'humiliations me fit éprouver la catastrophe de ce voyage! Je n'avois plus d'autre ressource que celle de l'hypocrisie. Pour réparer ce fâcheux événement, je la mis en usage; et l'espoir rentra dans mon cœur, quand je vis le peu-

ple français paroître oublier ce voyage funeste et remordre à l'hameçon. Bailly m'avoit servi au mieux; La Fayette trompoit tout ce même peuple, en entrant secrètement dans mon plan de conduite; mais Péthion surpassa ces deux apôtres de ma vengeance. Ce tartuffe scélérat voyoit le peuple le chérir avec idolâtrie; les chapeaux étoient chamarrés des louanges de ce fourbe insigne et son écharpe étoit autant l'objet des adorations parisiennes, que l'avoit été précédemment la croupe du coursier et les bottes du commandant de la garde-nationale parisienne. Arriva enfin la journée du 10 août. Concevez-vous bien, monsieur, la joie barbare dont j'étois animée? L'espoir étoit rentré dans mon cœur, et mes yeux se perdoient dans l'avenir: ah! combien j'en spéculois l'issue! Péthion, le cher Péthion étoit encore en possession de toute la confiance populaire; je l'avois chargé de tout ce qui pouvoit accélérer la ruine des Français.

Mes yeux se repaïssoient avidement de la scène agréable qui devoit se passer sur la place du Carrouzel; elle étoit assez bien méditée pour que je n'en craignisse pas l'événement. Mes fidèles poignardins, travestis en suisses, encourageoient les suisses véritables; je n'épargnai ni l'or ni les caresses. Mes canons disposés à faire feu devoient balayer ce peuple, de qui je n'aurois pas soupçonné le courage; mais semblables

aux Spartiates et aux Athéniens, mon feu s'en alla en fumée, et j'eus la mortification de voir échouer mon entreprise. Je dois cependant l'avouer; réfugiée dans le sein de l'Assemblée Nationale, le bruit terrible de l'artillerie, bien capable d'affliger toute âme sensible, réjouissoit la mienne; chaque boulet lancé me présageoit la destruction du peuple; mais, ô comble du malheur! c'étoit la défaite de mes agens.

Renfermée ensuite aux Feuillans, de ce moment, je me crus perdue. Néanmoins, je ne fus pas totalement abattue; je ne sais pas quel démon m'inspiroit encore: aussi, lorsque je montai dans la voiture qui devoit me transporter au Temple, je conservai une contenance hardie, grâces à la présence de Manuel, que je détestois, quoiqu'il me servît bien, et cela parce qu'il n'étoit pas porteur d'une physionomie heureuse: vous devez savoir cela comme moi, monsieur? Il y a de ces figures de réprouvés qui ne peuvent plaire à personne, pas même aux scélérats qui les employent. Bref, me voilà donc au Temple, et dans une tour! Ah! grands dieux! quelle chute pour une reine qui auroit voulu avoir l'univers à ses pieds (1), comme le disoit platement ce marquis de Bièvre!

---

(1) Lisez *l'uni-verd*, comme ce plat calembour l'exprime.

La constitution *carita* se trouva alors à *quia*, ainsi que moi et ma famille.

Une détention de cette nature offroit un champ vaste à mes réflexions, mais je n'en fis pas. Ma rage n'étoit point épuisée; mais ne la pouvant remplir, comme il ne me restoit plus que le plaisir, je m'y livrai toute entière.

Vous allez maintenant, monsieur, me connoître plus entièrement. Je m'attends bien aux comparaisons; la lubricité de Messaline, celle de Rhodope et Phryné, ne surpassèrent pas la mienne dans le donjon où j'étois confinée.

Mais ce que l'univers ne pourra croire qu'avec peine, c'est que ce fut dans le sein de ma famille même que je choisis les objets de ma débauche. Je n'avois qu'eux; il falloit bien que je m'en servisse.

Les officiers municipaux étoient par trop récalcitrons, sans quoi je les aurois mis en œuvre; ma garde étoit surveillée avec soin, sans quoi je l'aurois séduite, et aurois essayé d'en faire d'une pierre deux coups; mais ce moyen m'étant interdit, je me bornai malgré moi à ma belle-sœur, à ma fille et à mon jeune fils. Pour mon mari, être absolument nul, je le laissai en proie au chagrin, et rêver aux moyens qu'il employeroit pour se tirer de là. Elisabeth Capet fut la première que j'endoctrinai: je lui appris ce qu'il seroit à souhaiter que toute la terre



ignorât pour le salut des mœurs ; et quand elle fut complètement instruite, je l'engageai à faire sortir Thérèse Capet de l'état d'innocence : sans doute elle y a réussi ; les voyes étoient préparées, et je vous le dis confidemment, si ses jours sont prolongés, j'ai le doux espoir que jamais fille ne ressemblera mieux à sa mère : Dieu le veuille, et je mourrai contente.

Mon jeune fils me restoit à former ; j'en fis la victime de mes horribles amusemens ; je le rendis précoce, et par degrés le faisant sortir des bornes de la sagesse enfantine, je lui donnai les premières notions d'un plaisir naturel pris en son âge, dans l'espérance qu'il seroit épuisé avant le terme prescrit par la nature.

Élisabeth me seconda, et insensiblement nous parvînmes à l'habituer à cet exercice affreux, qui révolte la raison, et qui fit périr tant de jeunes infortunés, même dans les maisons d'éducation confiées à l'administration des moines et prêtres séculiers.

Vous frémissez, monsieur ? l'indignation se peint sur votre visage : vous qui recueillez ordinairement les aveux des consciences souillées de crimes, vous n'entendîtes jamais, et j'en suis persuadée, le récit de semblables forfaits ; mais au moins j'aurai la gloire d'être une fois sincère en ma vie ; comme sans doute ce sera la dernière, je ne m'en repentirai pas. Ma translation à

la Conciergerie interrompit le cours de ces actes révoltants; et ce fut à mon bien grand regret. Point de jouissances délicieuses à espérer dans ce séjour, où les partisans du crime confondus n'ont que la mort ou l'ignominie devant les yeux.

De grands et robustes gendarmes auroient offert à ma sensualité des adoucissements; mais ce corps est incorruptible, hélas! je ne pouvois que les toiser de mes regards. Quelle triste situation pour une femme de ma trempe! Assise sur le redoutable fauteuil dont on descend rarement sans aller expirer sur la place de la Révolution, je promène çà et là mes regards sur un peuple qui m'avoit adorée. O sublime effet de la révolution! ce n'est plus une multitude d'idolâtres que je contemple; c'est une foule de citoyens justes, qui prend sa revanche, et qui attend mon supplice, comme une réparation des maux que je lui ai fait essuyer

Je recevrai le coup avec cette contenance altière, qui ne m'a jamais abandonnée. Mon seul regret, en quittant la vie, ce sera celui de n'avoir pas fait tout le mal que j'ambitionnois de commettre.

Dispensez-moi de bénédictions; elles n'appartiennent qu'à celui qui éprouve des remords; et je vous le répète, mon âme en est incapable.

Tranquille dans le crime, je jouis encore

au seul souvenir de mes atrocités passées : et si j'étois libre et dégagée des infâmes liens qui me retiennent, oui, si je jouissois de ma splendeur, je ne l'emploierois qu'à consommer la destruction du peuple.

Partons ; maintenant mon cœur est soulagé, il m'importe peu que ma confession soit rendue publique : au moins l'univers répétera :

*Elle est morte comme elle a vécu.*

F I N



## TABLE DES MATIÈRES

---

	<i>Pages</i>
<i>Confession de Marie-Antoinette à M. de Talleyrand-Perigord.....</i>	1
<i>Discussion entre Charles Libre et Louis l'Esclave .....</i>	4
CONFESION DERNIÈRE ET TESTAMENT DE MARIE-ANTOINETTE. ....	13
<i>Marie-Antoinette au diable — Épître à son parrain.....</i>	15
<i>Dispositions dernières de la veuve Capet.....</i>	19
<i>Confession dernière de Marie-Antoinette.....</i>	32

FIN DE LA TABLE











